

toutes nos prédilections. Pour traiter ces scènes familières le clinquant est hors de mise ; aussi la réussite, quoique moins bruyante et moins éclatante, est d'un grand prix. Le tableau de M. Bellet Dupoisat, *Marquerite à l'église*, est, si nous ne nous trompons pas, un petit morceau d'une valeur incontestable. La couleur générale captive l'attention par sa vérité. Le maintien de cette femme qui adresse ses prières à Dieu, est exact sans affectation. Le caractère de l'ensemble ne sort pas de la situation. — Malgré nous, nous ne pouvons pas en dire autant des deux études de M. Belliveaux, élève de M. Drolling ; *Après l'inondation de 1836*, la frayeur se montrait encore sur tous les visages, hommes, femmes, enfants, vieillards couraient sans ordre, pêle-mêle, les lieux du sinistre étaient couverts de corps à peine animés, de hardes, de débris de maisons ; M. Belliveaux encore impressionné, sans doute, par ces tristes souvenirs, ineffaçables dans toutes les têtes, les a retracés, le lendemain du jour de ces heures de deuil, avec incertitude et — qu'on nous passe le mot — trivialité. Sa main nous semble tremblottante, mal assurée ; son pinceau courait par zigzag et revient sans cesse sur le blanc et le vert de Prusse. Voilà quels sont les tons flasques de cette toile terne, fade, sans distinction, tandis que peu chose pouvait rendre ce sujet attrayant pour tous les yeux et surtout pour tous les cœurs.

*L'Idylle* de M. James Bertrand est heureusement traitée ; mais, quoique cela, je préfère mille fois *la Fête villageoise* de M. François Biard. Devant cette fête villageoise personne ne passe sans s'arrêter, sans la saluer même par un gros et franc éclat de rire de bon augure. Rien ne manque à cette fête, trop mignarde seulement dans ses détails et trop recherchée dans sa composition : saltimbanques, joueurs de violon en plein vent, soldats amoureux de la galante grisette, gamins espiègles et friands. En voyant cette fête champêtre, on voudrait y prendre sa part de plaisir. N'est-ce pas qu'un bal disposé ainsi en pleine campagne convient mieux à notre allure vraiment gauloise, que tous ces jardins musqués et ambrosiés dont sont affligées nos grandes villes ? Oup, oup, là on s'embrasse sans penser à mal ; on boit, on jacasse,